



« MON QUARTIER »

N°39

PRINTEMPS 2021

Le journal du conseil de quartier n°1
Croulebarbe

ÉDITO

Le livre nous a manqué, c'est vrai, mais après beaucoup d'efforts conjugués et de créativité, il fut le premier bien culturel à être libéré. Nous avons constaté qu'il reste très vivant dans notre quartier. Nous sommes allés à la rencontre de tous les acteurs qui lui donnent le jour.

Certes, de célèbres auteurs du passé ont été inspirés par le quartier Croulebarbe : Victor Hugo dans *Les Misérables* ou Honoré de Balzac et *La Femme de trente ans*. Mais aujourd'hui encore, des écrivains de grande qualité et bien ancrés dans le quartier l'évoquent toujours avec bonheur. Nous les avons rencontrés. Ainsi qu'une maquettiste, travailleuse de l'ombre mais tellement essentielle ; deux imprimeurs qui ignorent la querelle des anciens et des modernes ; un éditeur, connu dans le monde entier ; des libraires, si dynamiques et imaginatifs ; une prestigieuse bibliothèque, dont les racines s'enfouissent dans plusieurs siècles d'histoire ; le kiosque du boulevard Blanqui, ouvert à tous, sans oublier les humbles et vivantes boîtes à livres qui fleurissent dans nos rues... Croulebarbe se doit donc d'être un quartier de lecteurs. Nous les avons rencontrés, ces lecteurs, sans lesquels les livres ne seraient que des chrysalides.

Pour ce voyage dans le foisonnant monde du livre, un numéro spécial de quatre pages s'imposait. Nous remercions la Mairie de son accord.

F.B.

UN PEU D'HISTOIRE

Plutôt que le nom grec *biblion* (le livre en tant que support d'un message), la langue française a choisi d'adopter le latin *liber* (écorce de l'arbre sur laquelle on écrivait), privilégiant ainsi la matérialité de l'objet...

Pierres gravées, papyrus, éphémères tablettes de cire ou d'argile, feuillets roulés autour d'un cylindre, morceaux de parchemin ou de vélin pliés, réunis, cousus en cahiers puis reliés : le livre a longtemps cherché sa forme parfaite. Et pour la mettre en place, il en a fallu des passeurs !

Dans la transmission des savoirs, l'Occident s'est réveillé tard. Ce fut d'abord l'affaire des moines. Puis vint le génial Gutenberg de Mayence. C'est entre 1450 et 1500, date officielle de l'invention de l'imprimerie, que les premiers vrais livres ont éclos : les incunables comme on les nomme (*incunabula*, en latin, signifiant le berceau).

La suite nous est connue : après que l'invention de l'imprimerie eut enclenché l'accès à la connaissance, la révolution informatique en a multiplié les possibilités. Aujourd'hui, tous les supports sont bons, pourvu qu'ils nous émeuvent et qu'ils nous rassemblent.

L.M.

44 BOULEVARD ARAGO

Cet après-midi du 7 mai 1942, comme elle en avait l'habitude, Jacqueline emmena ses deux filles, Arlette et Claudine, au jardin des Gobelins.

«Le seau, les pelles, le ballon, comme tous les jours nous descendons la rue Corvisart.»
Les deux fillettes avaient pour surnoms la Rose et la Bleue, car ces couleurs, qu'elles arboraient, permettaient à leurs petits complices du bac à sable de mieux les distinguer.

Mais ce jardin, qui porterait le nom de René Le Gall, dont la vie venait d'être prise par des balles nazies, allait bientôt interdire son entrée à Jacqueline et à ses filles. Pourtant, il leur était précieux, ce jardin. L'écorce de ses arbres centenaires et les pierres de son obélisque portent sûrement encore le souvenir des rires de la Rose et de la Bleue.

«Dans cette misère, je m'estime privilégiée de me trouver dans ce si beau quartier.»

En 1942, les terribles lois nazies qui régissaient depuis déjà deux ans la vie de Jacqueline et de sa famille ne cessaient de s'endurcir. Son chaleureux foyer vivait alors au deuxième étage du 44 boulevard Arago, dans le parfum bienveillant des marronniers qui savaient si bien apaiser les tourments de Jacqueline.

Ce 7 mai, après une matinée pourtant radieuse, encore chargée des effluves du muguet rapporté tendrement à Jacqueline par André, l'homme de sa vie, deux miliciens vinrent frapper à la porte. Leur politesse déplacée faisait trembler. André fut emmené, son père avec lui. Une dénonciation et Drancy pour nouvel horizon. Il y resta 18 mois. Puis ce fut la déportation vers Auschwitz d'où il ne reviendrait pas. Son père, ainsi que les parents de Jacqueline, n'en reviendraient pas non plus.

Le tour de Jacqueline n'allait pas tarder. Par chance, elle et sa famille furent cachées par des voisins du square de Port-Royal. Et beaucoup d'autres épreuves inhumaines attendaient encore Jacqueline, qui, l'espoir attelé à l'âme, n'aurait de cesse de s'accrocher pour André, cette «Absente Présence», et pour ses filles, si petites dans ce monde si dangereux.

Aujourd'hui c'est Claudine, la Rose, qui s'accroche et se bat avec sa famille pour que tous ses souvenirs ne s'effacent pas, et qu'au nom de sa mère, cet infini passé reste toujours présent.

L.C.



Cet infini passé toujours présent, de Jacqueline Lang, préface de Serge Klarsfeld, est disponible dans les librairies du quartier, sur commande et sur internet.

LE PÈLERINAGE DE CROULEBARBE

Les Hommes de bonne volonté (1932-1946) de Jules Romains (1885-1972) passent pour le plus long roman de la littérature française (27 tomes, 500 pages). Il faut être déterminé pour se lancer dans cette lecture au long cours ; mais on est récompensé ; c'est l'un des des plus beaux romans de Paris. Les principaux personnages en ont une connaissance intime, pédestre, et possèdent au plus haut degré la science du «flâneur», faite d'observations, de choses vues et d'inventivité analogique. Une scène de *Vorge contre Quinette*, 17^e tome du cycle, attire l'attention sur la rue Croulebarbe.

Claude Vorge est le chef d'un mouvement d'avant-garde évoquant le surréalisme. Un jour, il emmène sa petite bande «en pèlerinage» rue Croulebarbe : «La lumière descendait à l'ouest, mais la nuit n'était pas encore tout près de tomber. Il arrêta ses amis devant une des vieilles maisons qui se trouvaient à l'est de la rue, n'ayant comme vis-à-vis qu'une longue palissade noirâtre.» Vorge désigne une boutique «étroite, «gris-cendre» - mercerie ou épicerie -, dont la devanture n'avait pas même deux mètres de large. Il est fasciné par le spectacle offert, dans la vitrine, par une main de cire, d'un rose fané par le soleil, qui aurait été coupée au niveau du poignet, exposée à mi-hauteur, sur une planchette de verre, près d'une trompette d'enfant debout sur son pavillon rouge et or. C'est là ce que le poète, transposition satirique de Breton, appelle un «pentacle», l'un de ces lieux insolites où éclate aux esprits l'énigme du monde.

Le quartier Croulebarbe est riche de souvenirs littéraires. Je pense souvent à Marius et Cosette en remontant la rue du Champ de l'Alouette. Il m'arrive parfois de me souvenir de Romains lorsque mes pas me portent vers le square Le Gall. Je me suis demandé où situer cette mercerie disparue, effacée par les réaménagements successifs. Elle est là, quelque part, invisible, dans le monde des souvenirs. On passe devant elle sans lui prêter attention.

Christophe Pradeau, écrivain, professeur de littérature et habitant du quartier



IL EST OÙ, LE MAQUETTISTE ?

«J'aime cet auteur, c'est un joli livre il est agréable à lire... Ce livre a des belles images, elles sont bien présentées... C'est son titre et sa couverture qui ont attiré mon regard !»

Ce sont des phrases que l'on peut entendre entre les rayonnages des libraires, de celles qui peuvent parfois déterminer un choix. En effet, au-delà de la qualité d'un texte, certaines éditions sont plus attrayantes que d'autres. En arrière-plan, on trouve un beau projet éditorial, un graphisme et une typographie adaptés, une bonne mise en page et une impression de qualité : un vrai travail d'équipe !

Dans la chaîne de production du livre, le maquettiste se place entre l'éditeur et l'imprimeur, mais pas seulement ! Il est le créateur chargé de mettre au format le projet éditorial. Il doit donc être à l'écoute, afin d'être capable de matérialiser les souhaits de l'auteur et de l'éditeur, sans jamais perdre de vue le public visé. Choix typographiques, équilibre entre textes et images, agencement des couleurs, parfois des gris mais aussi des blancs, constituent la palette d'outils du maquettiste. Ce qui sous-tend la maquette d'un ouvrage et qui la rend attrayante découle donc de la capacité d'interprétation du maquettiste et de sa maîtrise des contraintes du métier.

Pour le lecteur, ce professionnel de la chaîne du livre est presque invisible : seul son regard graphique «s'imprime» avec les textes sur le produit final, le livre, et rend agréable sa fonction, la lecture. Le lecteur qui a été attiré par «tel livre» de «telle édition» a, sans le savoir, capté le travail du maquettiste.

A.N.

KHARTALA, LE RENDEZ-VOUS DES AUTEURS, CHERCHEURS, VOYAGEURS ET CURIEUX



Située au croisement du boulevard Arago, de la rue Pascal et de la rue Saint Hippolyte, la maison d'édition Karthala et sa librairie fêtent quarante ans d'existence. L'occasion d'en savoir plus sur la «librairie africaine» comme l'appellent les habitués du quartier.

L'aventure commence en 1980, lorsque Robert Ageneau, ancien missionnaire revenu à la vie laïque, quitte l'Harmattan qu'il avait cofondé, pour créer Karthala du nom d'un volcan en activité aux Comores. La jeune maison d'édition se met immédiatement au service d'une nouvelle génération d'auteurs et d'intellectuels européens et africains qui étaient en train de renouveler les études de l'histoire et de la sociologie du continent africain, vingt ans après les Indépendances.

C'est ce catalogue universitaire sur l'Afrique qui fait aujourd'hui encore la réputation de Karthala. Depuis sa création, sa ligne éditoriale s'est élargie à d'autres aires géographiques et se résume en quatre axes : les sciences humaines et sociales, l'étude et l'apprentissage des langues africaines, les contes et légendes et le fait religieux, en particulier celui de l'histoire des missions chrétiennes.

Mais la maison Karthala est aussi engagée. Elle allie à un élan progressif dans le combat politique et social, une préoccupation du fait religieux caractéristique d'une laïcité responsable et d'une ouverture à l'autre, selon une même exigence de compréhension. Elle est donc tournée vers le monde et ses sociétés, qu'elle cherche à comprendre sans préjugés.

Avec une équipe paritaire de six salariés, Xavier Audrain, directeur depuis 2013, prolonge l'aventure éditoriale, au cœur de l'actualité, dans une volonté de réflexion, de conscientisation et d'engagement.

Depuis sa création, Karthala dispose d'un point de vente qui propose à l'achat l'intégralité du fonds de la maison (plus de 2000 titres disponibles sur place) pour les professionnels et pour les particuliers.

Dans le souci d'accueillir le public dans les meilleures conditions, ce point de vente et d'accueil a donc été rénové en 2018 afin de devenir une véritable librairie et un lieu de rencontre et d'échange.

L'espace a été entièrement repensé pour augmenter la capacité de présentation des titres et créer un lieu d'événements littéraires sur un rythme mensuel, avec une capacité de trente places assises et un système sonore.

De la religion en Afrique à l'histoire de la BD franco-belge, ce sont une trentaine de discussions publiques qui ont été organisées, dont les podcasts sont disponibles sur toutes les plateformes (Apple Store, Spotify ou Castbox).

Dès que la situation le permettra, il sera possible de venir assister à des débats publics en petit comité avec des auteurs de la maison, mais pas que.

À bientôt !

M.B. & R.E.

Contact
Jeannie Raymond,
attachée de presse



FAIRE BONNE IMPRESSION

Il y a près d'un siècle, François Cloître, natif de Landernau, fonde l'imprimerie Cloître, qui deviendra vite la première imprimerie de Bretagne. Puis l'un de ses deux fils, Alain, «fait Estienne», la Mecque des imprimeurs... Et lorsqu'il s'agit d'ouvrir une filiale à Paris, ce sont naturellement ses souvenirs du quartier qui le guident, d'autant que nombre de ses clients, comme l'UCPA ou les Scouts de France, y ont pignon sur rue.

Au fil des ans, cette PME qui emploie 110 salariés fait le choix de rester généraliste. Son large parc-machines et le savoir-faire des équipes lui permettent tous les types d'impression. Connue pour la qualité de ses produits, tous réalisés dans ses ateliers bretons, elle imprime aussi bien les catalogues d'art de la Fondation Leclerc que les dépliants du Musée de la Marine ou le rapport annuel du groupe Accor.

En dix ans, la moitié des imprimeries françaises ont disparu, victimes de la digitalisation et de la concurrence étrangère. Le «moins mais mieux» fait partie des leitmotivs de l'imprimerie Cloître, qui travaille sur des produits *print* élaborés. Pour accompagner ses clients, elle mise sur l'approche pédagogique, allant jusqu'à proposer des formations en ligne. Elle a même effectué récemment à l'Ecole Estienne une formation sur l'image connectée : la boucle est bouclée !



cloître
IMPRESSIONS & SOLUTIONS
| BREST QUIMPER RENNES PARIS |

Ambiance radicalement différente chez h2copy, l'autre imprimerie de notre quartier. Stratégiquement située, cette cage de verre ne cache rien de son effervescence : machines, cartons, piles de ramettes composent un labyrinthe dans lequel évoluent avec souplesse les deux gérants.

Loïc & Rithi sont sympa et malins. L'un, franco-libanais de Versailles, a étudié la communication visuelle avant de se former au sein des ateliers de h2, qui chapeaute cinq enseignes parisiennes. Son acolyte, véritable titi parisien issu du sud-est asiatique, a tâté d'un peu tous les métiers de la com. Le combo s'est fait tout de suite entre les deux trentenaires et leur échoppe ne désemplit pas, dans le respect, bien sûr, des règles sanitaires !

Leur maître-mot est le service : on travaille exclusivement sur fichiers et on donne des conseils avisés sur le produit, son rendu et l'adaptation à sa fonction. Et dans ce quartier, réputé pour sa mixité sociale et sa dentistie d'artistes, la demande est variée : flyers en papier recyclé, menus de restaurants, mémoires et thèses, tirages en série limitée de manuscrits en quête d'éditeurs ou d'épreuves d'artistes.

Comme la vie intellectuelle ne s'est pas arrêtée avec le confinement, c'est grâce à ce type d'imprimerie de proximité que nos projets et nos rêves ont pu continuer à prendre corps.

L.M.



h2copy
gobelins



Ouvrages appartenant à la bibliothèque de l’École Estienne

« La reliure du livre est un grillage doré qui retient prisonniers des cacatoès aux mille couleurs, des bateaux dont les voiles sont des timbres-poste, des sultanes qui ont des paradis sur la tête pour montrer qu’elles sont très riches.

Le livre retient prisonnières des héroïnes qui sont très pauvres, des bateaux à vapeur qui sont très noirs et de pauvres moineaux gris.

L’auteur est une tête prisonnière d’un grand mur blanc (je fais allusion au plastron de sa chemise.) »

Max Jacob - Le Cornet à dés, 1917

LE SAULCHOIR

Fondée par les dominicains, cette prestigieuse bibliothèque s’adresse aux chercheurs, aux étudiants à partir de la licence, aux prêtres et aux religieuses et religieux. Riche de 420 000 titres et de presque 9 000 titres périodiques, elle est spécialisée en sciences humaines et religieuses. Elle comporte aussi de nombreux ouvrages concernant la culture médiévale, dont un certain nombre d’incunables.

L’existence de cette bibliothèque ne fut pas de tout repos.

L’ordre des prêcheurs (dominicains) a, dès sa fondation au début du XIII^e siècle, constitué d’importantes bibliothèques. Chaque couvent possède la sienne.

Le studium (centre d’étude) de la province dominicaine de France disparaît avec la Révolution française qui interdit l’Ordre et disperse les communautés religieuses. Certains frères s’enfuient en Espagne, d’autres en Autriche, emportant ce qu’ils peuvent de leurs livres.

Les temps se calment. L’Ordre dominicain est restauré en 1840 à l’instigation française. En 1865, la province de France installe alors son studium en Côte d’Or et, dès 1867, des crédits sont votés qui permettent d’enrichir la bibliothèque.

Mais en 1903, en raison de la loi de 1901 et de l’expulsion des congrégations catholiques, les dominicains se réfugient en Belgique, dans une ancienne abbaye cistercienne nommée «Le Saulchoir» (lieu planté de saules).

En 1939, le retour en France devient possible ; les dominicains s’installent à Étiolles, près d’Évry. Mais avec la baisse des vocations, le couvent d’Étiolles, alors trop vaste, est fermé et en 1973, la bibliothèque est transférée à Paris, au 43 bis rue de la Glacière, à proximité du couvent Saint Jacques, du nom du plus ancien des couvents dominicains de Paris, fondé au XIII^e siècle, dans le quartier de la Sorbonne.

Le Saulchoir, qui a gardé ce nom, met deux centres de documentation à la disposition des chercheurs: la bibliothèque et les archives de la province dominicaine de France. Il existe aussi depuis quelques années, un dictionnaire en ligne concernant les frères dominicains, fruit d’une collaboration entre des frères dominicains et des historiens.

F.B.

L’ordre des dominicains a été fondé en 1215. La mission des religieux est l’évangélisation, accomplie par la prédication et l’enseignement. Ils sont spécialistes de la scolastique (lien entre la foi et la raison) et ont introduit les idées d’Aristote dans la philosophie chrétienne. Ils vivent dans des couvents regroupés en «provinces». Aujourd’hui, en France, il y a deux provinces : la province de Toulouse et celle de France.



LIVRES EN BALADE

Les livres peuvent avoir plusieurs vies.

Ainsi, à l’initiative des Conseils de quartier, au kiosque du boulevard Blanqui, chacun peut en apporter, en emporter ou même en échanger grâce au Circul’livres, et ceci chaque quatrième dimanche du mois, de 10h30 à 12h30.

De petites boîtes à livres fleurissent aussi dans tout Paris. Chez nous, rue Croulebarbe, nous pouvons en déposer ou en adopter. Espérons qu’avec le printemps, nous verrons éclore d’autres boîtes à livres.

DOUBLE PAGE

Elles sont deux, chacune à une extrémité de notre quartier, «Les Oiseaux rares» au sud, «Vocabulaire» au nord. Chaque habitant n’en est donc pas trop loin. Elles ont survécu à la crise sanitaire en cours. Dès l’autorisation de vendre sur leur pas de porte en novembre, les clients ont afflué, fidèles, et lorsqu’en décembre, l’ouverture a été possible, nous nous y sommes rués. À présent, une belle rentrée littéraire maintient leur optimisme.

Ces deux petites librairies de quartier ne se contentent pas de vendre des livres. Bien sûr, elles guident et conseillent les lecteurs, mais aussi, elles aiment faire vivre la littérature et le livre et accueillent dans leurs locaux, auteurs, traducteurs, éditeurs et lecteurs pour de fructueux échanges. Mais le succès aidant, le local est parfois trop exigü. Alors, Fabienne et Line ont décidé d’unir leurs talents et leurs projets.

La chose fut aisée car nos deux libraires ont un esprit commun et leurs titres sont choisis avec une même exigence. Leur envie est d’inviter ensemble, régulièrement, un même auteur, un même éditeur ou de choisir un même thème et de louer pour chaque rencontre un lieu plus spacieux dans le quartier. C’est l’occasion aussi d’entraîner les lecteurs à la découverte des merveilles cachées dans des jardins, des cours ou derrière les façades austères des immeubles.



Comme, ce projet prévu en novembre dernier et reporté au printemps prochain pour cause sanitaire, d’accueillir dans le très bel hôtel de Massa édifié au XVIII^e siècle qui abrite aujourd’hui la Société des Gens de Lettres, Marie-Hélène Lafon à propos de son roman *Histoire du fils*, bien avant qu’elle ne reçoive le Renaudot.

Ou un autre, autour de John Berger, écrivain et critique d’art, à l’occasion de la publication de *Portraits*, qui devait se dérouler sous la magnifique verrière de l’Institut de Théologie protestante. Ce n’est que partie remise et ce ne sont pas les idées qui manquent !

Dès que le virus sera mis en déroute, ce sera l’occasion pour les gens de Croulebarbe, qu’ils soient «Vocabulaire» ou «Oiseaux rares» ou bien les deux, de se retrouver joyeusement avec nos deux libraires autour d’un verre et d’un livre.

F.B.



